

MASCARADE

pas de plante pour ma psy

Carolanne Foucher

Octobre 2024

TRIC TRAC



le bruit des choses heurtées

n° 80

Comité de rédaction

Ammar Alhayek
Erika Beaudet
Eve Berger
Yolaine Boileau
Timothé Augusto Delpech
Camille Farré
Juliette Forcier
Marie-Laurence Germain
Zed Jalbert
Lou Deva J.S.
François Labrecque
Charlie-Ann Lavoie
Arielle Ménard
Delphine Morency
Sarah Jezabel Nault
Élodie Poirier

Comité d'édition

Erika Beaudet
Léo Lamoureux
François Labrecque
Delphine Morency
Victor Vallée

Crédits photographiques

Simon Castonguay
Timothé Augusto Delpech
Juliette Forcier
Marie-Laurence Germain
François Labrecque
Charlie-Ann Lavoie
Arielle Ménard
Delphine Morency

Professeur-e-s

Simon Castonguay
Christophe Charland
Martine Huot
Véronique Samson

Collaboration

Émily Perrier Gosselin
Mélanie Casavant

Conception graphique

Dominique Rivard

La revue littéraire *Tric Trac* est publiée par le CANIF, en association avec un comité mixte d'étudiant-e-s du profil Création littéraire et de professeur-e-s de français. Elle paraît quatre fois par année.

Tou-te-s les étudiant-e-s du cégep du Vieux Montréal peuvent soumettre des textes (créés à partir des ateliers et des thèmes proposés par le comité de rédaction, ou non). Ces textes peuvent être en prose (maximum 400 mots) ou en vers (maximum de 50 vers).

Parution du prochain numéro : Décembre 2024

Faites parvenir vos textes (fichier Word) par courriel à trictrac@cvm.qc.ca.

N'oubliez pas d'inscrire votre nom.

Le CANIF est ouvert du lundi au vendredi, de 9 h à 16 h.

Tric Trac n° 80
Volume 23, numéro 1
Octobre 2024

© Tous droits réservés aux autrices et auteurs et au CANIF,
le Centre d'animation en français du cégep du Vieux Montréal.

Renseignements : 514 982-3437, poste 2164
Dépôt légal : octobre 2024
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
Éditique : Communications CVM
Impression : Reprographie CVM

Ce numéro de *Tric Trac* est accessible sur Internet : cvm.qc.ca

(5707)



TABLE DES MATIÈRES

notre invitée

CAROLANNE FOUCHER

MASCARADE

ERIKA BEAUDET

JULIETTE FORCIER

LOU DEVA J.S.

AMMAR ALHAYEK

CAMILLE FARRÉ

FRANÇOIS LABRECQUE

EVE BERGER

ARIELLE MÉNARD

DELPHINE MORENCY

YOLAINE BOILEAU

SARAH JEZABEL NAULT

VICTOR VALLÉE

TIMOTHÉ AUGUSTO DELPECH

MARIE-LAURENCE GERMAIN

ÉLODIE POIRIER

CHARLIE-ANN LAVOIE

ZED JALBERT

LÉO LAMOUREUX



notre invitée

CAROLANNE FOUCHER

PRÉSENTATION

Le dialogue est un aspect sous-estimé de la création littéraire. On le conçoit parfois, à tort, comme une simple ornementation de la narration romanesque, alors qu'il est un extraordinaire véhicule d'informations, capable de donner du relief aux personnages en exposant tant leur psychologie que certaines données essentielles à la progression de l'intrigue. Pour la scénarisation et le théâtre, le dialogue n'est plus un simple dérivé de la narration : il devient le moteur même de l'écriture. Un dialogue bien maîtrisé est une porte d'entrée non seulement vers la langue des personnages, mais aussi vers leurs motivations, leurs désirs, leur rapport au monde. Or écrire de bons dialogues, ce n'est pas toujours facile.

C'est pourquoi Carolanne Foucher est venue à notre rescousse afin de nous offrir un atelier hyper dynamique portant sur l'épineuse – mais ô combien jouissive – question du dialogue. En sont ressorties des voix grandioses, tantôt tragiques, tantôt comiques, mais certes toujours bien senties. En explorant la justesse des voix et la tridimensionnalité des personnages, nous avons ainsi fait naître un bestiaire ludique, juste à temps pour l'Halloween, qui prend ici forme dans une procession haute en couleurs, une mascarade dont on se souviendra longtemps.

Carolanne Foucher a publié deux recueils de poésie aux éditions de Ta Mère, *Deux et demie* et *Submersible*, recueils recevant tous les deux un accueil critique et populaire chaleureux. Toujours chez les éditions de Ta Mère, sa pièce de théâtre *Manipuler avec soin*, publiée en 2022, a été jouée à Montréal, puis à Québec, à guichets fermés. Elle a publié également un recueil de poésie jeunesse aux éditions de La Bagnole, *Dessiner dans les marges et autres activités de fantôme*, nommé en 2022 au prix littéraire du Gouverneur général et adapté au théâtre puis en livre audio par la suite. Elle travaille également sur différents projets télévisuels.

MASCARADE



C'EST L'FUN, ÉCRIRE !

Erika Beaudet

On me surprend avec mon crayon étendu en corps mort dans ma main, mes papiers volent en oiseaux de paix dans ma chambre comme si on avait tiré une balle. C'est que je viens de tuer mon poème en plein aube, et tout le monde a entendu. Mon cadavre gît dans mon lit noyé sous ma mer noire de draps, j'ai laissé la scène de crime à la vue de tous et on y entre, *quessé tu fais là*, mais je ne comprends pas comment on peut regarder mon visage déformé et m'appeler *tu* alors que je passe mes journées à autopsier des têtes bleutées dans la rivière.

Je est un rapiècement de peaux de chaires d'idées que j'ai fini par détester.

Ce matin j'ai l'impression que l'homélie va pour une fois annoncer ma mort et pas celle d'un autre, maudit que j'ai hâte, *elle nous a malheureusement quittés au cours de la nuit, on l'a retrouvée en train de flotter sur des papiers chiffonnés et des mouchoirs attristés*, ce matin encore j'ai une vive envie de me tuer qui n'attendra pas marée basse avant midi. *Veux-tu ben arrêter de chialer sur toute pis sur n'importe quoi*, on me propose de rester à la maison si je pense *faire la baboune tout le long à la messe*, je prends la cafetière sur le comptoir et je décide que *non non, c'est correct, j'vais y aller à la messe*, parce que y'a un gars assez étranger au papier-crayon lui aussi qui s'est déjà demandé *dois-je me suicider ou prendre une tasse de café ?*

FILLE DU LAC
Juliette Forcier

je suis
un lac
ondulations
au rythme incertain

je déborde

mes bords s'embrouillent depuis la pluie
j'absorbe ce que le ciel m'envoie
le renvoie au monde
je laisse voir mon fond
à qui s'y attardera

j'aime ces nuages qui devinent le ciel
montagnes célestes
l é g è r e s
é t e n d u e s
a l l o n g é e s
comme brossées
d'un trait de pinceau
toutes ces femmes qui nous regardent d'en haut

à défaut de ne pouvoir
voler jusqu'à l'antre de leurs bras
je me berce
dans leur reflet

douces vagues
chatouillent les berges
leur murmurent les fables
venant de l'autre côté

jusqu'en fin de soirée
où ce tapis orangé
traîne son voile
miroir
jusqu'à mes pieds

je coule de ces lacs
qui se polarisent en rivières
entre les conifères et les pierres
où chaque goutte
infime présence
laisse trace
érosion

LE PHARE-GÉANT

Lou Deva J.S.

Le géant est une personne autrement ordinaire.

Seulement il est grand, vachement grand, d'où son nom, le géant. Pourtant, il en a un, vrai nom, ce géant.

Mais à quoi bon s'y rattacher ?

Un nom c'est un phare auquel on s'accroche, duquel on hurle sa présence ineffaçable afin de se frayer un chemin parmi les mondes-myrriades.

Un nom, c'est une clé à la hauteur, quelle utilité, quand, en tant que personne, on est un phare ?

Et puis, éventuellement, faute de nom, on est réduit à une tour qui éclaire sans réciproque sur une falaise balafrée.

Car l'érosion,

L'érosion, la terre et les roches s'écroulent sous le claquement rugissant des vagues impartiales, doucement les brins d'herbes disparates se font ronger.

Comment se fait-il qu'il n'y ait seulement que les yeux élevés du géant pour le remarquer ? Ces yeux qui se voudraient loin, hors de la brume moite qui orne l'écotone de la mer et de la côte, mais qui peinent à s'arracher de la boue.

Les pupilles cherchent, perpétuels pendules en quête d'identité, ne trouvant que crasse. Pourtant, n'est-ce pas là naturel ?

Quelqu'un ici a-t-il déjà vu une eau divine tomber sur un sol sacré dont le fruit de l'union serait une anti-boue bénite ?

Non.

Cela, même le géant ne l'a jamais vu.

À peine plus haut,

Les oiseaux volent bas, et ils sont si maigres,

Si maigres !

Qui pour les nourrir ? Les pêcheurs, les marins, le gardien du phare ?

Non, cela est contre nature, celle-ci se doit de rester sauvage.

Donc, les malheureux oiseaux s'en vont picorer dans les cheveux mêlés du géant : là, dans la brousse capillaire, les boucles incessantes de vent déposent grains et semis, sans jamais pénétrer au-delà. Savent-ils seulement de qui ils dévorent ces écrins ?

Un peu plus bas, le géant murmure un mot, un son qui ne fait que siffler entre la meurtrière qui lui sert de bouche. N'en sort qu'un souffle humide, incapable de repousser la marée qui gruge ses pieds.

Le géant est un phare qui, au gré du courant voleur, scellera sa lueur conseil, rongé par une transparence sans nom, ultime sommeil.



JE VOUDRAIS UNE UTOPIE

Ammar Alhayek

Je voudrais une utopie
Baigner dans la béatitude
« Enfant, je m'en imprégnais »
Respirer de l'extase
« Avant, j'en inspirais »
Boire le bonheur
Ressentir la plénitude
Vivre sans chagrins ni douleurs

Je voudrais une utopie
Être dans la sérénité
Vivre dans une réalité
Une vérité où la justice, l'équité et l'égalité
Sont reines de chaque comté

Je voudrais une utopie
Être accepté comme je suis
Ne pas être pris pour acquis
Ne pas couramment être bombardé de jugements, de rabaissements

Je voudrais une utopie
Où chaque être est respecté
Là où personne n'est mis de côté
Où chacun trouve sa liberté
Là où la santé est prônée
Où les valeurs morales sont célébrées
Où l'ont fait l'éloge de la bonté
Là où personne n'est mis de côté

Je voudrais rompre avec notre monde réussi...
Quitter notre dystopie.

PRATIQUE

Camille Farré

MATHILDE – Vas-y, refais-le.

TIM – Encore ? (*Mathilde hoche la tête*) Ah ok ben euh bonjour (*pause*) j’ m’appelle Timothé et euh (*pause*) j’ me d’ mandais si genre vous engagiez des gens comme en ce moment ?

MATHILDE – Non. Ça va pas. Déjà tu r’ gardes par terre donc t’ as vraiment pas l’ air confiant et tu...

TIM – Ben là j’ vais pas les fixer non plus, j’ aurais l’ air d’ un psychopathe ! Là j’ les laisse réfléchir à ma question sans leur mettre trop d’ pression.

MATHILDE – Tim on dirait juste que tu vas t’ évanouir de stress! Tu dois les r’ garder dans les yeux c’ est genre la moindre des choses. Faut qu’ tu leur donnes l’ impression que t’ es...

TIM – Ok ok j’ ai compris! Bon salut j’ m’ appelle Timothé mais vous pouvez m’ appeler Tim (*Timothé fait un clin d’ œil, Mathilde soupire*) et ben je voulais savoir si comme (*un temps*) je sais que vous aviez affiché une pancarte qui disait que ça se pouvait que vous auriez peut-être besoin de...

MATHILDE – Tu m’ niaises ? On a pas réglé le problème de tes yeux pour que tu tournes autour du pot pendant mille ans avec tous tes genre et comme et peut-être !

TIM – J’ tourne pas autour du pot. J’ suis PO-LI. J’ vais pas entrer et leur garocher mon CV par la tête. J’ leur donne un p’ tit contexte.

MATHILDE – Ils ont pas besoin de contexte, ils ont DIT qu’ ils cherchaient des employés ! C’ est ça qu’ ils attendent toute la journée : des gens qui viennent porter leur CV ! Donc fais juste leur dire que genre t’ as vu l’ offre d’ emploi et que t’ es intéressé et donne-leur ton CV ! Et évite de faire peu importe c’ que t’ as essayé d’ faire avec tes yeux.

TIM – C’ est juste que tu comprends pas le charisme professionnel.

MATHILDE – (*Mathilde lève les yeux au ciel en esquissant un sourire*) Ouais ouais ça doit être ça mais en attendant t’ as fait combien d’ entretiens d’ embauches, ou encore t’ as eu combien d’ jobs ou même t’ as donné ton CV à combien d’ endroits ? J’ pense qu’ entre nous deux, j’ suis la mieux placée pour savoir que c’ est juste bizarre ton affaire.

TIM – Pff, tu les as gardés combien d’ temps tes jobs ? Un mois, trois mois. Six mois quand ils étaient vraiment en manque d’ employés. C’ est grâce à mon charisme que j’ vais pouvoir garder ma future job plus longtemps que toi donc désolé mais mon clin d’ œil est non-négociable.

MATHILDE – Ben pratique-toi tout seul alors, on se revoit dans quelques années quand tu seras encore à la recherche d’ un emploi !

GYPSOPHILES

François Labrecque

banc de parc en bois
parfum volatile
perdure peu
épaule droite frôle épaule gauche

penses-tu que
les jours pleurent aussi
quand le chrysanthème
orangé s'étiolé

silence et soupir

tu dis
j'ai besoin d'espace

des grappes de pollen
se détachent d'un arbre
qui scinde
l'horizon à la verticale

je réponds
ça tombe
 bien je
 suis
 presque
 vide

bruit du vent
perturbe les
oiseaux

nous sommes l'eau qui fuit d'un
vase en miettes
au sol

les paupières se délient
pour murmurer
un regard
tu te lèves

j'attends docile

des réponses
 gravées

dans l'écorce
d'un chêne

SANS TITRE

Eve Berger

De tes seins blancs précoces
Ils s'abreuvent de toute la jeunesse
Qu'ils n'ont pas voulue
S'offrir

Leur langue d'ortie de plastique
Des jours
Durcissent
Dans la neige
Slush de grêle et de gêne
Ta douleur est une foison
Des plus belles écluses enneigées
Dans ta gorge la colère
Tous les hommes qui ne t'ont jamais aimée

Et toi

Au bout du couloir

À attendre le retour

À l'abattoir



DANS LA NUIT

Arielle Ménard

Dans la nuit, plus rien ne compte.
Ni les rêves déçus, ni les futures fautes.
Ni même mes sentiments piétinés, comme un sol d'argile qui,
Baigné dans l'eau, se transforme lentement en bouillie.

Non, dans la nuit, plus rien ne compte.
Ça importera quand passera enfin l'impression
De n'être qu'une illusion,
Quand s'efface légèrement la déréalisation,
Et que les troubles reprennent l'assaut,
Me laissant pantoise dans le torrent à nouveau.

Dans la nuit, plus rien ne compte...
Même si la nuit, je pleure mes peurs.
Celle de te voir partir, celle de mourir.
Même si j'écris mes émois à l'encre de mes larmes.
Même si j'essaie de fuir, et que la vague emporte mon âme.
Qu'un amas de rivières sur mes joues trempées,
Forme prestement un océan pour me noyer.

Dans la nuit, plus rien ne compte.
Au lever du soleil, tout aura séché.
Les preuves de ma misère se seront cachées,
Mes faiblesses renfermées dans mon cœur de glace,
Jusqu'à ce que la nuit essuie de plus belle mon masque.

Et alors, je me placerai sous mes couvertures,
Attendant que la noirceur engouffre mes blessures,
Car il s'agit là du moment où je ressens davantage,
Mes lancinations agitées qui me prennent en otage.

Dans la nuit,
Anéantie,
Je viserai à me convaincre que je ne souffre plus.
Que rien ne compte plus.

NE FAITES PAS CONFIANCE AU CHAT QUAND IL Y A DE L'OISEAU AU MENU

Delphine Morency

Lui : Je suis comme un chat qu'on aurait dégriffé.

Elle : Drôle d'animal totem.

Lui : Tu te moques de moi, mais c'est vrai ! Penses-y. Je passe mon temps à te regarder voler, les pupilles dilatées. Je n'ai qu'une envie, c'est de t'attraper.

Elle : Je suis un oiseau dans ton histoire ?

Lui : Un oiseau qui aurait passé sa vie avec les ailes coupées. Tu sais, le bout des ailes à peine taillé, mais qui t'empêche de voler. Et un jour, tu t'es enfuie de ta cage avec tes petites pattes. Tu me nargues depuis avec tes belles grandes ailes qui ont eu le temps de pousser.

Elle : Je te vole ton cœur ?

Lui : Non, tu y habites !

Elle : T'es too much... !

Lui : Comprends-moi. Je n'ai que mes mots pour voler. Je n'ai que mes dents pour te mordre et te garder sur terre. Je te mords le corps jusqu'au sang ! Je ne suis pas comme les autres chats, moi. Je n'ai plus mes griffes pour t'attraper et t'arracher quelques instants de ta vie. Je n'ai même pas un beau pelage, ni de grandes moustaches et ne parlons pas de ma queue ! Et toi, dans ta beauté, dans tes silences, dans tes départs... Ma blanche colombe, je ne fais que tout mon possible pour pallier la discrétion de ton chant.

Elle : Cuicui... ! Ça veut dire désolé en oiseau.

Lui : Non ! Mon hirondelle, ne t'excuse jamais d'être comme tu es ! Ne vois-tu pas que c'est parce que tu nous offres à peine ton regard que tous les chats en mal d'amour sont à tes pattes !

Elle : Bon, très cher matou, il est temps pour moi de retourner dans ma cage.

Lui : Tu vois ! Tu m'abandonnes à nouveau ! Vole, mon colibri d'hiver, mais promets-moi de revenir me narguer en déployant tes ailes devant mes yeux ébahis.

Elle : Je vais essayer de rentrer vers 5 heures...

Lui : Reste.

Elle : Oh, mon minet. Si tu veux que je revienne, il faut me laisser partir. Tu dis admirer mes ailes, mais on dirait que tu rêves de me les manger. Tu oublies que tu as ta propre liberté.

Lui : C'est parce que je rêve de la vivre à tes côtés.

Elle : Arrête

SAIT PAS Yolaine Boileau



Elle est seule, elle est timide, elle est forte, elle est arrogante des fois, drôle d'autres fois, assumée rarement, silencieuse souvent, indépendante en devenir pareil. C'est une femme qui se cherche.

Elle est jolie, aussi. Pas jolie-story-d'influenceuse-avec-quatre-mille-filtres-pis-une-peau-parfaite-pis-un-corps-parfait, mais pareil. T'sais, c'est pas qu'elle est laide, c'est juste que des fois ses vêtements sont trop grands parce qu'elle magasine au Renaissance pis qu'elle haït ça se maquiller pour plaire aux autres. Pis c'est ça — surtout ça — qui fait qu'elle est belle.

Pour l'instant, son visage est inexpressif. Elle a l'air vide. Sauf qu'elle l'est pas, sa tête est pleine pleine pleine. C'est sans fin, tout ce qui tourne dans son cerveau.

Elle se dit qu'elle aimerait ça se coucher sur l'asphalte brûlante, pour se sentir vivante un peu. Pour que ça s'arrête, parce que là c'est trop de pensées, trop de questions, trop de toute. Elle trouve que c'est dur de vieillir pis de pas savoir pis de se questionner pis de se dire qu'elle va jamais arrêter de s'en poser, des questions, pis que toute est incertain pis qu'elle sera jamais sûre d'avoir des réponses. Elle voudrait se cogner la tête contre un mur, encore et encore, pis que soudain tout devienne évident. Sauf que c'est pas comme ça que ça marche. Pis là, elle le sait juste pu, si elle veut écrire, ou ben être musicienne, ou ben réalisatrice, ou ben si elle veut juste tomber en amour.

Le désir, les affaires qui ressemblent à l'amour, toute ça, elle sait pas, c'est compliqué, ça fait peur. Elle a peur d'avoir un chum pis de se perdre. Elle a peur d'avoir un chum pis de se rendre compte qu'est en amour avec l'amour, pas avec lui. Elle a peur d'avoir un chum pis qu'il la tue à petit feu, ou à coups de feu, parce que ça arrive pis c'est tragique pis elle veut pas vivre ça, t'sais. Des fois, elle aimerait ça être lesbienne, ça réglerait ses problèmes.

On vous dira qu'elle est perdue, mais la vérité, c'est qu'elle attend juste de trouver le bon chemin. Un jour, elle arrêtera de douter. Un jour, elle s'assurera pleinement, dans tous ses questionnements, toutes ses complexités. Un jour, elle comprendra que l'important, c'est de prendre sa propre décision, pas LA bonne décision. Un jour, plus rien ne lui fera peur, même pas les hommes. Un jour, je sera une femme qui sait qui *elle* est.

SOUS LE POIDS DE CE MONDE

Sarah Jezebel Nault

Mon cœur s'irrite
Mon cœur s'effrite
Mon cœur meurt
Écrasé par tant de douleurs

Pesant sur ce monde guerres et génocides
Pesant sur ce globe justice fétide
Enterrer le fils prématurément
Avant que le père se voie vieillissant
Avant qu'il ne perçoive son innocence compressée
Sous des balles immolées

Enfant de la guerre
Victime de ce monde
Orphelin de leur terre
Deux pieds dans la tombe

Pays pleurant le sang de sa mère, de sa chair
Sera-t-il libéré de cette guerre létale
Sujet actuel, factuel fracture fatale
Pourtant des décennies s'écoulent
Le silence s'alourdit, le bruit s'étiole
Le peuple se voit réduit, effacé, détruit

Grosses industries de ce monde pourri
Renforce exploitation interne au pays

Terre native remplissant souliers de personnes opprimées
Lourds pas menant tranquillement vers une fatalité
Mines
Creusant une terre âpre, petites mains frêles d'un enfant, d'une gamine

Biberon en main
La gauche
À sa droite, couteau de poche
À sa tempe, Kalachnikov

Ramassant le coltan à en avoir les mains trouées
Exploitation, coups roués
Enfant soldat, tu resteras utilisé
Au moindre faux pas, une balle sera tirée
Pressant gauchement la gâchette d'un monde gâché

Le monde est miné par les cris des peuples ignorés
Mis de côté fracture fatale
Sujet actuel, factuel
Sous le poids de ce monde
Mon cœur se brise

SCÉNETTE

Victor Vallée

Piano perpendiculaire à la scène, côté jardin. Léopold y joue un nocturne de Chopin. Éclairage jaune tamisé. Long tapis et décoration distinguée. Léopold joue pendant une trentaine de secondes.

LÉOPOLD (*Sans arrêter le piano*) – Mère ? (*Un temps*) Mère ? (*Un temps. Cette fois en criant*) Mère ?

MÈRE (*Au loin*) – Oui ?

LÉOPOLD (*Toujours en jouant*) – Le yogourt !

Un temps. Le nocturne se poursuit.

LÉOPOLD (*Cette fois en criant*) – Le yogourt !

MÈRE (*Au loin*) – Quoi ?

LÉOPOLD (*Arrête de jouer net*) – Le yogourt nom de Dieu !

Léopold se remet à jouer. Mère entre en scène par le côté cour.

MÈRE (*Grinche*) – Qu'est-ce qu'il y a ? (*S'approchant du piano*) Tu m'écoutes ? (*Criant*) Arrête-moi ça je te parle.

Mère se met à plaquer des accords dissonants. Léopold s'arrête net.

LÉOPOLD – Comment osez-vous ?

MÈRE – Tu m'as parlé, alors je te réponds.

LÉOPOLD – Mais est-ce nécessaire d'être si insolente ? Et qui vous a permis de me tutoyer ainsi ?

MÈRE – Que veux-tu ?

LÉOPOLD – Vous ne remarquez donc rien ? (*Il désigne le piano d'un long geste*) Et ça se prend pour une mère !

Mère tape l'épaule de Léopold d'un geste gracieux.

MÈRE – Réponds, oui !

LÉOPOLD – Le yogourt, très chère maman.

MÈRE – Ton yogourt ! Tu l'as oublié et tu veux que ta mère aille le chercher pour toi.

LÉOPOLD – Il n'y a rien à aller chercher, il n'y en a même plus dans la maison. (*Un temps. Mère fait une moue d'incompréhension.*) Si je vous appelle, c'est pour vous dire de noter d'en acheter lors des prochaines courses. Je me contenterai de biscottes pour ce soir.

Léopold se remet à jouer le nocturne. La mère est ébahie.

MÈRE (*En pointant la base du piano, criant*) – Et ça, qu'est-ce que c'est ?

LÉOPOLD (*Arrêtant de jouer*) Mes pieds ? Feriez-vous allusion à mes pieds ? Si vous voulez m'envoyer promener, je connais déjà la ritournelle.

La mère joue un autre accord dissonant, soupire et déguerpit, les bras ballants.



IMAGE INVOLONTAIRE

Timothé Augusto Delpech

Je fuis les comparaisons sur ce qui ne va pas bien –

Un ballon trop gonflé qui éclate dans mes mains.

Je ne veux plus discuter de mon complexe d'infériorité –

Une fausse note qui a joué sur la corde de ma santé.

Du pessimisme qui m'accompagne à chaque instant –

Qui me colle et m'énerve comme le ferait un enfant.

Je ne peux plus extraire les mots quand ma solitude revient –

Un serpent insatiable rongé par la faim.

À cause de mon blocage quand il faut réellement parler –

Un cadenas sur ma voix dont on a jeté la clé.

De l'obsession que j'ai eue pour toi un temps –

Telle de l'acné, elle ne disparaît jamais vraiment.

Que malgré mes efforts, mon cerveau ne comprend rien –

En permanence, mes oreilles assourdies par les aboiements d'un chien.

Du mal de tête qui me creuse l'intérieur toute la journée –

Des centaines d'aiguilles y ont été plantées.

De ces derniers mots jetés à retardement,

La comparaison m'a encore rattrapé finalement.

ANIMER LE MAL

Marie-Laurence Germain

Nous ne sommes que des gens
des aimants se repoussant
ne se lassant jamais de la danse
de la dépendance enivrante
de la douleur vivante.

Comment taire les silences assourdissants
qui font bouillir ton sang
qui m'inondent à tous coups
qui font déborder de nos yeux un ruisseau ?

Je m'emporte et je t'écorche
sans me retenir, sans te prévenir
une bonne raison je n'en ai pas
car je sais que tu reviendras et reviendras.

La nuit, je respirais ton air utilisé, usé, exploité
tu te plaignais de tout ce que j'avais
je t'haïssais et ça m'amusait
alors je respirais ton air réutilisé, réparé, rescapé.

La gorge serrée à en brûler
je réussis à avaler
la pilule que tu m'offres
même si ça écorche
sans quoi tu partiras
et je ne m'en remettrai pas.

On versait du sel sans s'arrêter
sur une blessure qui ne cessait d'élancer
dans le vide qu'on a creusé
lorsqu'on aurait dû partir
c'est charmant de souffrir quand on cherche à guérir.

Un petit pansement sur une plaie ouverte
on ne pensait pas se soumettre
à la plaie qui torture

Mais nous ne sommes que des gens
des aimants se repoussant
ne se lassant jamais de la danse
de la dépendance enivrante
de la douleur vivante

CHRYSANTHÈME

Élodie Poirier

Elle est assise sur un banc de fer forgé. Son foulard l'agace; elle aurait dû mettre le gris foncé, le gris clair est trop rugueux.

Elle regarde sa montre de poche. Il est passé 13 heures. Madeleine devrait arriver bientôt.

Elle lève les yeux. Un garçon d'environ huit ans court pour faire voler son cerf-volant jaune, sa sœur sur les talons. Le gardien du parc les surveille, l'air amusé.

Elle détourne son regard. Elle voit son amie se diriger vers elle.

– Veuillez excuser mon retard, j'étais à mi-chemin pour venir à votre rencontre lorsque que j'ai pris conscience de l'oubli de mon chapeau. J'ai bien évidemment dû retourner le chercher, jamais je n'aurais osé me présenter à vous sans couvre-chef !

Elle offre un sourire compréhensif à Madeleine.

– Ne vous inquiétez point ; j'ai eu l'occasion d'observer ces enfants en vous attendant. J'étais tellement absorbée par leur vivacité que je n'ai même pas remarqué votre délai.

Sa compagne s'assied à ses côtés.

– Ma chère amie, j'aurais besoin de votre avis sur un sujet quelque peu délicat : l'arrivée de Monsieur Clarke.

Le sourire qui s'était glissé sur le visage de son interlocutrice à la vue des enfants disparaît d'un coup.

– Ah. Oui. Monsieur Clarke.

– Il faut bien en parler ! C'est d'ailleurs la raison pour laquelle je vous ai donné rendez-vous. L'entière de l'assemblée était prête à l'accueillir, mais il s'est éclipsé dès que le cimetière s'est vidé. Nous n'avons pas pu

l'aborder. Il faut absolument le convaincre de rejoindre le conseil.

– Je ne comprends pas pourquoi vous vous entêtez à l'inviter sur le conseil ; il ne souhaite visiblement pas s'impliquer.

– Mais, nous avons besoin de lui ! Il a une expertise hors du commun, du jamais vu chez un nouveau venu.

– Je veux bien vous croire, mais refuser la première audience avec l'assemblée, quand même ! Il n'y a pas pire offense.

– Tout cela me semble être un absurde malentendu... Diable ! Avez-vous vu l'heure ? Nous allons être en retard ! Dame Morticia nous attend, elle a ordonné une réunion d'urgence pour discuter de ce malentendu.

Ignorant le soupir de découragement que pousse Madeleine, elle se lève, entraînant cette dernière à sa suite.

Le garçon arrête soudainement de courir. Son cerf-volant tombe au même moment qu'une nuée de corbeaux s'envole en croassant.

Il a vu deux femmes âgées assises sur le banc. Elles ne sont plus là. Elles ne sont nulle part.



LA FLAMME ÉTEINTE

Charlie-Ann Lavoie

Quartier moqueur, comme le jour où je t'ai vu, le jour où je pensais qu'il était impossible de te haïr. Je confondais le contact de tes yeux d'escroc avec celui d'un chevalier qui était censé me protéger. Je souhaite mettre ce quartier en feu. Les maisons, les rues, les parcs, tout me défie et me menace, nez à nez avec eux je me change en intruse.

Celui qui, autre fois, m'était si familier me regarde aujourd'hui de haut, voulant m'incendier en retour. Celui qui se moque de moi parce qu'en le regardant je pense à toi. Je veux mettre ce quartier en feu, celui qui est soudainement étranger, celui qui est contaminé par ta pensée.

Tu as consommé ma relation avec ce coin en t'y installant et en me négligeant. Face aux cendres restantes qui me rongent d'abandon, je suis pour elles insignifiante. J'aimerais le voir calciné pour ne plus avoir à croiser le souvenir de ton sourire mélangé à la mélancolie dans laquelle tu m'as trahie.

Tout brûler, accompagné de mes vestiges, ma conscience et mes lèvres. Mes lèvres qui ont partagé une étincelle avec les tiennes, sont maintenant remplies de mépris et crient à la recherche de répit.

Face à face, tu es ce lieu, et tu te moques de moi.

POMMES DE CŒUR

Zed Jalbert

Alourdie par la fatigue et le poids des fruits soudains, je repeins les bribes de cette nuit, encore et encore.

Le temps de ces quelques heures partagées, les bourgeons de fleurs avaient éclo, exhalé leur suave parfum et enflé en pommes écarlates, formant de luxuriantes grappes.

À présent, quelque chose ne cesse de se tordre et se retordre dans ma poitrine, comme si elle y plantait sa fourchette et en prélevait chaque fois une part.

J'ose espérer qu'elle sait savourer les arômes que j'y pompe si assidûment, saturant les tissus d'un goût épais et sucré, surchargeant assurément la langue d'un abondant sirop chaud.

J'imagine le jus édulcoré tracer des coulures sur son menton, répandre une délicieuse odeur de tarte aux pommes au passage, et je rêve de saisir la douce note de cannelle sur ses lèvres.

J'espère qu'elle déguste, j'espère qu'elle s'en délecte, j'espère qu'elle s'exalte.

Les pommes ont-elles les mêmes vertus, qu'elles poussent de la terre durant une saison entière ou qu'elles surgissent violemment dans une inhalation saccadée de beauté ?

De peur de les récolter trop tôt, trop brusquement, de les consommer avant leur temps ou de les constater déchues

sinon corrompues de leur nature même, je ne peux me résoudre à les cueillir.

Par précaution, je m'exilerai dans les champs,

Où je sévirai jusqu'à ce qu'elles pourrissent et s'y décomposent,

Puis laisserai les corbeaux extraire les vers tapis sous mes côtes,

Et le soleil et les vents me purger de tous mes vices,

Avec pour seul compagnon ton nom,

Ton nom que je n'écrirai pas, non, non, ton nom que tu pourrais lire,

Comme un mantra salvateur, *ton nom, ton nom, ton nom, ton nom, ton nom, ton nom, ton nom.*

VIVIANNE
Léo Lamoureux

INT – NUIT – CHAMBRE À COUCHER D'ANDRÉ ET DE KARINE

La pièce est sombre. Karine est couchée seule dans le lit. André entre en scène avec Vivianne dans les bras et se glisse sous les couvertures. Karine ouvre la lumière.

KARINE (*en colère*) – André, veux-tu ben me dire quessé tu fais là ?

ANDRÉ – Là, calme-toé s'il-te-plait, c'pas ce que tu penses...

KARINE – Eille, lâche-moé les estis de « c'pas ce que tu penses », pis explique moé c'que Vivianne crisse dans notre lit.

ANDRÉ – Il neige comme le y'able dehors ! F'a frette !

KARINE – Faque c'tait pour décorer la cour que t'as construit sa petite cabane, c'est ça, hein ?

ANDRÉ – Karine, j'trouve que tu manques d'empathie là.

Vivianne, silencieuse, regarde anxieusement chaque interlocuteur lorsqu'il parle, en faisant des gestes de tête rapides et secs.

KARINE – Me niaises-tu ? C't'une blague, c'est ça ?

ANDRÉ (*ton sévère, tout en flattant la tête de Vivianne*) – Vivianne nous fournit en œufs 12 mois par année, pis j'peux pas la rentrer à l'intérieur quand y neige des clous dehors ? C'quoi ton problème avec Vivi ?

KARINE – Eille, lâche les Vivi, on s'en est déjà parlé...

ANDRÉ (*énervé*) – Vivianne. Son nom, c'est Vivianne. Ça change quoi que j'l'appelle Vivi sacrament ? C't'un surnom commun pour les Vivianne !

KARINE (*s'écriant*) – C't'une poule ! On dirait que c'est ta maîtresse !

ANDRÉ – C'est dégueulasse c'que t'insinues là.

KARINE – J'exagère presque même pas, câlisse, à voir à quel point tu la minouches !

ANDRÉ – C'est quoi le problème ? T'es jalouse ?

KARINE (*sanglots dans la voix*) – Pis moé, hein ? Tu m'appelles jamais d'un petit nom ! Jamais ! Mais ta poule, oh elle, ben oui, c'est Vivi, c'est ma petite poulette, ma roussette d'amour préférée, mon gâteau aux carottes... ça devient écœurant !

ANDRÉ – Tu veux j't'appelle comment ? Kaka ? Kari ? Eille, scuse moé, ma belle tarte au sucre préférée de mon cœur, mais esti qu'ton nom est fucké pour les surnoms.

Karine reste silencieuse. Puis, elle se retourne furieusement dos à André en reprenant la couverture de son côté.

KARINE (*voix ferme*) – C'est quand la dernière fois qu'on a gloussé ensemble, hein ? Moé aussi je peux roucouler, André. Moé aussi je peux me blottir dans tes bras, je peux te regarder avec des gros yeux globuleux plein d'amour. J'veux juste que tu me visites dans ma cage à poules les matins, que tu me regardes picorer de tout et de rien, que tu me tiennes compagnie pendant les couvées, que tu m'invites dans ton lit quand y'annonce 40 centimètres de neige dehors, bon. (*Un temps*). Juste ça.

André reste silencieux. Puis il dépose sa main sur l'épaule de Karine. Vivianne roucoule.

ANDRÉ – Faque ça veut-tu dire que Vivi... Vivianne peut rester ici ?

KARINE – Prends-toé pis ta Vivi pis allez sacrer vot' camp dans l'salon.

Karine ferme la lumière.



5 juin 1923

*[...] la question à laquelle je voudrais avoir réponse est celle-ci : Pensez-vous qu'on puisse reconnaître moins d'authenticité littéraire et de pouvoir d'action à un poème défectueux mais semé de beautés fortes qu'à un poème parfait mais sans grand retentissement intérieur ? [...]
C'est tout le problème de ma pensée qui est en jeu.
Il ne s'agit pour moi de rien moins que de savoir si j'ai ou non le droit de continuer à penser, en vers ou en prose.*

Je me permettrai un de ces prochains vendredis de vous faire hommage de la petite plaquette de poèmes que M. Kahnweiler vient de publier et qui a nom : Tric Trac du Ciel.

- Antonin Artaud



le bruit des choses heurtées